

# Le patois valaisan au cœur de la Gruyère : Louis Courthion et sa revue Le Valais romand (1896-1898)

Autor(en): **Roth, Simon**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Cahiers du Musée gruérien**

Band (Jahr): **13 (2021)**

PDF erstellt am: **24.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1048033>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Historien formé à l'Université de Fribourg, **Simon Roth** (1971) est responsable du patrimoine imprimé cantonal à la Médiathèque Valais-Sion. Il a eu l'occasion, entre Fribourg et le Valais, de publier des ouvrages et des articles en lien avec l'histoire culturelle romande.

## Le patois valaisan au cœur de la Gruyère

# Louis Courthion et sa revue *Le Valais romand* (1896–1898)

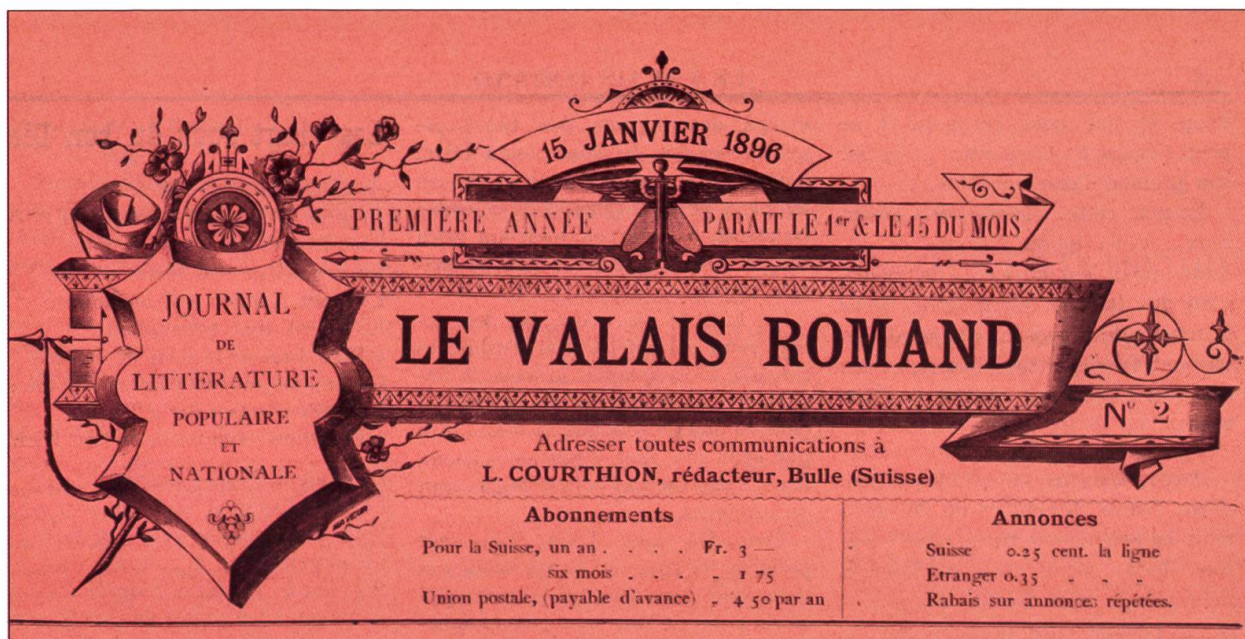
*En 1896, à Bulle, paraît le premier numéro d'une modeste revue intitulée Le Valais romand. Elle est intimement liée à la personnalité et au parcours professionnel de Louis Courthion, alors rédacteur à La Gruyère. Ce Valaisan en perpétuel exil n'oublie pas son canton natal, source constante de son inspiration littéraire, ni les patois de ses vallées et villages. Il les transcrit et leur offre une petite place dans ces pages imprimées à l'heure où s'amorce le grand déclin de ces langues.*

Les points communs entre le Valais et Fribourg sont fréquemment évoqués depuis le XIX<sup>e</sup> siècle: le poids et l'histoire des deux langues dans un canton bilingue, le vieux socle politico-culturel catholique hérité de l'Ancien Régime, le lent développement économique au sein d'un univers dominé par le monde agricole, puis l'« histoire d'amour » qui débute avec la jeune université aimantant les étudiants du Vieux-Pays<sup>1</sup>. Autant de parallélismes constants ou occasionnels, soumis aux évolutions et bientôt aux distorsions du monde contemporain. Le rapport à la langue, l'usage du patois et la lutte pour sa conservation participent également de ce rapprochement.

Dans le cadre de ce numéro thématique des *Cahiers du Musée gruérien*, cet article met en lumière une modeste publication qui rapproche presque fortuitement les deux régions à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, et valorise le patois sous forme imprimée. La revue *Le Valais romand* paraît de 1896 à 1898 et connaît 66 numéros ne dépassant pas les 4 pages imprimées de petit format<sup>2</sup>. Sous-titrée ambitieusement et avec les majuscules d'usage *Journal de Littérature Populaire et Nationale*, elle indique simplement comme adresse la ville de Bulle et celle de son rédacteur Louis Courthion (1858–1922), sans donner de nom d'imprimeur. À partir

<sup>1</sup> Mes remerciements pour les renseignements fournis à Didier Planche, auteur de la dernière biographie sur L. Courthion, à Caroline Favre, stagiaire scientifique à la MV-Sion, à Bertrand Deslarzes, directeur opérationnel du Dicastère culture, tourisme et sport de la commune de Bagnes et à Raphaël Maître, rédacteur au GPSR-UniNE. TRINCHAN, Philippe (éd.): *Les Valaisans et l'Université de Fribourg: une histoire d'amour. Die Walliser und die Universität Freiburg: gemeinsam in die Zukunft*, Fribourg, 1990.

<sup>2</sup> La revue a été numérisée par la Médiathèque Valais-Sion et peut être consultée en ligne via RERO.doc et son catalogue Explore: [www.rero.ch](http://www.rero.ch).



En-tête du journal *Le Valais Romand*, 15 janvier 1896.

de 1898 et pour 17 derniers numéros, la revue déménage à Genève, suivant en cela les aléas professionnels de son rédacteur, et affiche désormais la mention de l'imprimeur local.

Même si la revue se targue initialement de rassembler quelques signatures et collaborations extérieures, elle repose essentiellement sur les épaules d'une personnalité originale au parcours singulier, Louis Courthion. L'homme, son itinéraire et son œuvre ont fait l'objet de plusieurs études, dont la dernière en date, en 2021, sous la plume de Didier Planche, premier volume d'une trilogie de l'auteur consacrée à « trois libres-penseurs du XIX<sup>e</sup> siècle précurseurs d'un Valais progressiste ». Louis Courthion y côtoiera Maurice Charvoz (1865–1954) et Alphonse Michaud (1868–1933), figures de l'engagement franc-maçon local et créateurs notamment de l'École libre de Bagnes<sup>3</sup>. Défini par ses confrères journalistes comme « l'homme du Valais » et présenté comme le premier Valaisan à vivre (tant bien que mal) de sa plume, Louis Courthion a égrené son parcours d'homme de lettres de nombreuses publications essentiellement inspirées de son canton d'origine (romans, nouvelles, contes et légendes, essais, brochures touristiques, etc.) Son ouvrage majeur inspiré d'une approche ethnographique alors originale, *Le Peuple du Valais*, a connu plusieurs rééditions depuis sa parution en 1903, et demeure cité constamment. Originaire du val de Bagnes – comme la famille Guigoz bien connue en

<sup>3</sup> PLANCHE, Didier : *Louis Courthion, un esprit libre et avant-gardiste*, Colombier, Orbe, 2021. Voir également ROTH, Simon : *Louis et Pierre Courthion: Bagnes, Genève, Paris, Voyages en zigzag*, Bagnes, 2004.

Gruyère –, le jeune homme doit interrompre ses études au Collège de Saint-Maurice à la suite de déboires financiers familiaux. S'ensuivra une vie faite de travaux et métiers divers, à Paris et en Europe, qui n'a pas encore révélé tous ses secrets, et une formation intellectuelle en autodidacte.

### Louis Courthion le journaliste

Il débute tardivement dans le monde du journalisme, occupant des postes et rubriques modestes, avant de revenir faire carrière en Suisse romande dans ce domaine, à Lausanne, puis à Bulle du côté de *La Gruyère* (alors jeune bihebdomadaire créé en 1882) et enfin à Genève, où il s'installe définitivement. Il devient citoyen genevois et s'insère dans les réseaux locaux politiques et culturels ; par les aléas de l'histoire, sa tombe se trouve aujourd'hui au sein du cimetière de Plainpalais, sorte de Panthéon cantonal. Paradoxalement, cet homme parti tôt du canton d'origine écrit essentiellement sur son actualité, sa vie culturelle et son histoire tout en poursuivant un itinéraire hors du sillon de la vallée, à distance critique mais à portée de train. Engagé politiquement du côté du mouvement radical tant à Genève qu'en Valais et à Fribourg (avec sans doute une affection pour un certain radicalisme de gauche), franc-maçon initié lors de son séjour en France et membre d'une loge romande, il n'est pas apparemment de prime abord le chantre attendu d'un patois en usage, mais en danger. La grille de lecture politique, en Valais comme en Gruyère, n'est pourtant pas la plus pertinente. L'homme, sensible à la culture populaire, n'a jamais renié la force de cette langue du pays natal, et il aura le souci constant de sa préservation et de sa connaissance, intime ou scientifique. Anne Toillet-Boven, attachée également à la vallée d'origine, évoque à ce propos une scène emblématique de l'usage que faisait Louis Courthion du patois au quotidien : « Il discutait volontiers avec ses concitoyens, émaillant sa conversation de termes empruntés au patois, comme rendant mieux les nuances de sa pensée. S'entretenant un jour dans un établissement public avec un instituteur féru de principes conservateurs et de beau langage, il lâcha, comme à son habitude, une expression patoise. « Ce n'est pas très académique, ce que vous dites là », lui fit observer son interlocuteur. Et comme Courthion se levait et se dirigeait vers un certain endroit : « Où allez-vous ? » « Je vais consulter l'Académie », répondit Courthion sans se départir de son calme<sup>4</sup>. »

<sup>4</sup> TROILLET-BOVEN, Anne : *Souvenirs et propos sur Bagnes, Sion*, 1973, p. 156.





Portrait de Louis Courthion durant ses années parisiennes, avant son retour en Suisse romande et sa venue à Bulle (source : photo propriété d'Alice Spirkel, sans date).

Lorsqu'il vient travailler à *La Gruyère* et s'installer à Bulle, Louis Courthion n'est alors qu'un journaliste encore jeune dans le métier, et ses livres qui le feront connaître en Suisse romande et lui assureront une certaine réputation n'ont pas encore été édités. Il n'est pas encore l'autorité qu'il va bientôt acquérir. Toutefois, sa passion pour les lettres et l'histoire de son canton est déjà contagieuse; elle l'incite à créer en marge de son emploi principal cette revue et à la porter à bout de bras, malgré l'éloignement et l'absence de cercles de compatriotes valaisans en ces terres gruériennes. Lorsque ses engagements de journaliste le mèneront à Genève, il poursuivra l'aventure du *Valais romand* avant de jeter l'éponge face aux obligations multiples de sa profession et de son statut de prolétaire de la plume.

C'est à notre connaissance la seule revue qu'il a conçue, et il l'a réalisée à une période où son canton demeure un parent bien pauvre sur la scène culturelle romande. En 1909, treize ans plus tard, paraîtra sous la plume de Jules Bertrand et à propos du Valais une « étude sur son développement intellectuel à travers les âges » ; l'inventaire des richesses cantonales dans ce domaine demeure toujours un exercice de défense et d'illustration un peu sec et le constat n'a guère évolué. Comme Louis Courthion l'évoque dans le premier numéro de la revue, des auteurs ont bel et bien publié sur le canton dans les dernières décennies. Mais les Javelle, Rambert, Mario et Rod – un de ses maîtres en littérature – sont étrangers aux lieux visités et décrits ; malgré leurs qualités, ils demeurent à l'écart de la « vie intime du village », éloignés du « langage du peuple ». Le vers ultérieur des *Quatrains valaisans* de Rilke paru en 1924 évoquant ce « pays silencieux dont les prophètes se taisent » a popularisé cette idée d'une forme de désert, précédant le cycle des romans et du langage ramuzien puis la naissance à l'écriture d'une nouvelle génération d'auteurs valaisans à la fin des années 1930. En 1896, Louis Courthion veut alors mettre en valeur les quelques auteurs qui ont connu malgré tout une renommée locale, même si les principales rubriques de la revue demeureront très éclectiques et liées à sa perception d'une culture populaire pas si éloignée des productions d'albums contemporains (gleanures historiques, glossologie, légendes, folklore, etc.)

### La défense du patois

Dans ce cadre, le patois valaisan, langue jusqu'alors essentiellement orale et peu présente dans les journaux cantonaux et les imprimés, apparaît, même modestement, à chaque numéro. Il a droit à un espace de taille variable. L. Courthion parle à cet égard de défense de cette « littérature romane », sans évoquer dans sa revue les discussions des cercles érudits qui ont lieu autour de la définition et de l'existence de l'aire francoprovençale. On retrouve dans les pages la figure de « Maître Etienne », qui :

*en fabuliste villageois,  
fera parler parfait patois  
tantôt la bête, tantôt l'homme.*

Sous la plume de B. Joris<sup>5</sup>, dans le numéro 18, on découvre un plaidoyer pour les patois, « legs indiscutable de

<sup>5</sup> Sans doute Benjamin Joris (1862–1906), fils d'Alexis Joris qui fut une figure marquante de la *Jeune Suisse* et du radicalisme valaisan au temps du Sonderbund. Formé à l'Université de Grenoble, collaborateur occasionnel du *Confédéré* de Martigny et enseignant en France, B. Joris était proviseur de lycée à Marseille lors de son décès à 44 ans.

la basse latinité». « Les patois ne sont pas, comme on pourrait le croire, les fils illégitimes et dégénérés du français. Ce sont ses frères, des frères moins doués peut-être, à coup sûr moins favorisés de la fortune; ils font moins grande figure dans le monde, mais leur noblesse, pour être moins chargée de gloire, n'est ni moins ancienne, ni moins authentique. »

Fables, contes, légendes, historiettes: les genres se succèdent au gré des numéros, de même que la variété régionale des patois transcrits. Dans la majorité des cas, la provenance est indiquée, Bagnes bien sûr, origine oblige, mais également Champéry, Troistorrens, Nendaz, etc. Parfois une traduction est proposée au lectorat de la revue. Le danger qui plane sur cette langue n'est pas encore véritablement thématique, même si L. Courthion rappelle au détour d'un article en 1896 « notre tentative de mettre nos langages vulgaires à l'abri de l'oubli complet qui les menace ». Il fait l'éloge dans la revue du projet de création d'un glossaire romand, à l'heure de l'affaiblissement des patois. Celui-ci verra le jour en 1899 sous le nom de *Glossaire des patois de la Suisse romande*<sup>6</sup>, et Louis Courthion ne manquera pas d'y participer; son glossaire du patois de Bagnes et ses milliers de fiches alimenteront la base de données. Lors de la parution en 2019 de l'imposant *Dictionnaire du patois de Bagnes* et de ses 15 000 mots et locutions et 40 000 exemples, hommage lui a été rendu comme à l'un des pères fondateurs quasiment cent ans après sa disparition.

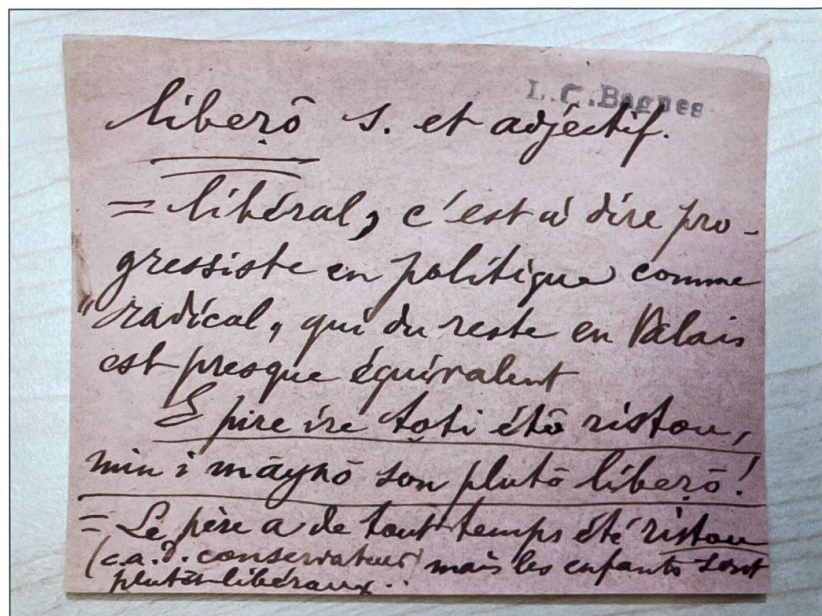
Une discussion par journaux interposés avec M. Chabloz<sup>7</sup> à propos des textes en patois parus dans *Le Valais romand* lui donne l'occasion d'apporter des précisions sur sa perception de la langue, de son histoire et de sa transcription. Dans le numéro 16 de 1896, l'autodidacte Courthion répond à l'enseignant neuchâtelois en reprenant ces paroles. « M. Courthion, dans son *Valais romand*, recueille depuis le commencement de 1896 ce qu'il trouve en fait de patois valaisan, en ayant soin d'indiquer la provenance de chaque morceau. Il y a une critique à adresser au morceau qu'il publie, c'est qu'il se rencontre beaucoup trop de mots français, qu'il serait pourtant assez facile de faire disparaître. » En terminant, M. Chabloz adresse à notre confrère le *Conteur Vaudois* un autre reproche, celui de se servir d'une orthographe non phonétique.

Sans contester précisément le bien fondé des critiques de M. Chabloz tant à l'endroit du *Conteur Vaudois* qu'à celui du *Valais romand*, nous devons relever que cette intrusion du

<sup>6</sup> Voir le site: <https://www.unine.ch/gpsr>.

<sup>7</sup> Fritz Chabloz (1841–1905), historien et enseignant neuchâtelois. Le passage de son article cité par L. Courthion s'intitule: « La fin des patois romands », in *Feuille d'Avis de Neuchâtel*, 8 juin 1896, p. 4.





L'une des 7600 fiches manuscrites de Louis Courthion. Matériaux du *Glossaire des patois de la Suisse romande*, Université de Neuchâtel.

Liberô s. et adjectif.

= libéral, c'est à dire progressiste en politique comme « radical », qui du reste en Valais est presque équivalent.

*E pire ire toti êtô ristou, min i mâynô son plutô liberô!*

= Le père a de tout temps été *ristou* (c. à d. conservateur) mais les enfants sont plutô libéraux.

français est moins imputable à la génération présente qu'à celle d'il y a environ un siècle. Les relations du Valais avec la France ont été plus suivies et plus soutenues que celles de certaines autres régions romandes, l'occupation française et surtout le service étranger y ont contribué. Les troupiers qui rentraient au fond de nos vallées y prenaient facilement ascendant et avaient pour méthode de contraindre leur famille, leur descendance à se servir, bien qu'illettrée, de la langue française qu'elle ne connaissait point, à l'emploi de laquelle elle n'était pas apprêtée et qui s'enchevêtrait d'ailleurs avec le patois dans laquelle on la submergeait.

Pour ce qui est de la phonologie, M. Chablot ne nous refusera pas de reconnaître que si des publications du genre du *Conteur Vaudois* et de la nôtre ont pour première mission de conserver les patois, elles en ont une seconde, laquelle consiste d'écrire le patois de façon à être comprises aisément par le public, plus accoutumé à deviner la signification d'après une forme familière que d'après des sons qu'on ne lui a pas appris à traduire pour ses yeux. Le lecteur qui paie n'aime généralement pas avoir à faire des efforts pour comprendre ce qu'on lui sert.»



On imaginait volontiers, en lisant ces numéros, que les allusions à la situation du patois dans le canton de Fribourg et en Gruyère seraient fréquentes, et les comparaisons fertiles. Paradoxalement, il n'en est pas du tout question. Les allusions à Fribourg ne sont toutefois pas absentes, mais elles ne concernent pas le patois. On y découvre au gré des pages les noms de Solandieu (1860–1945), homme de lettres d'origine fribourgeoise mais classé parmi les auteurs valaisans, et de Sciobéret (1830–1876); un très bel éloge également du chanoine et historien de Riaz Jean Gremaud (1823–1897), à qui le Valais doit beaucoup en termes de publication de sources médiévales, quelques comparaisons entre les deux cantons et une petite polémique sur la localisation de la nouvelle du « Pauvre Jacques » entre Gruyère et Valais (n° 33). On sait que le régime de Python et sa République chrétienne ont aussi marqué son esprit, au point qu'il entreprenne ultérieurement la rédaction d'un roman qui ne sera pas édité, et se serve souvent de l'aune de cette expérience fribourgeoise pour juger du régime conservateur valaisan. Mais point d'échos politiques dans cette revue, selon la promesse initiale du prospectus de lancement de la revue. Sa contribution comme rédacteur éphémère de *La Gruyère* et son immersion dans les milieux radicaux locaux restent encore à étudier.

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, *Le Valais romand* offre donc une petite tribune à ces patois valaisans sous une forme imprimée. L'exercice n'est pas anodin, et la volonté de mise en valeur de Louis Courthion clairement affichée. Le passage sous presse est encore bien rare. Les sources valaisannes des patois sont avariées dans ce domaine, hormis sous la forme de manuscrits, recueils ou carnets. La revue précède donc le mouvement qui prendra de l'ampleur (hormis l'aventure déjà évoquée du *Glossaire des patois de la Suisse romande*) localement essentiellement après la Seconde Guerre mondiale. La création d'une Fédération cantonale valaisanne des amis du patois, des émissions radio-phoniques à l'échelle romande, la publication régulière de dictionnaires locaux et l'émergence volontariste d'une forme de littérature populaire (essentiellement dans le domaine du théâtre) posent des jalons d'un intérêt renouvelé<sup>8</sup>. Comme on le lit au cœur du numéro 18 de la revue, les mentalités peuvent changer. La formule fera mouche dans cette aire linguistique. « Ce n'est donc pas commettre un crime de lèse-littérature que d'écrire en patois et l'imprimerie ne déroge pas en perpétuant les productions d'un écrivain de campagne. »

<sup>8</sup> DUBOIS, Alain : « La conservation et la valorisation de la mémoire des patois dans *Le Valais romand* », in *Vallesia*, LXI, 2006, pp. 373-411.